

Mâcles et rais d'escarboucle : leur rapports, leur symbolisme

Autor(en): **Viel, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Archivum heraldicum : internationales Bulletin = bulletin international = bollettino internazionale**

Band (Jahr): **81 (1967)**

Heft 2-3

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-746259>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Mâcles et rais d'escarboucle

Leurs rapports, leur symbolisme

par ROBERT VIEL

Travail d'admission à l'Académie internationale d'héraldique

Les *mâcles*, meubles de l'écu en forme de losanges évidés — parfois en forme de carrés évidés, posés sur l'une de leurs pointes — ne paraissent poser jusqu'ici aucun problème. On les considérait généralement comme des mailles de haubert : « Le terme *mâcle*, écrit Grandmaison¹, vient du latin *macula*, une marque, une maille en losange; elle représente une maille de cotte-d'armes de l'ancien chevalier. »

Plus prudent, Galbreath range ce meuble parmi un certain « nombre d'objets malaisés à classer », en compagnie des *besants*, *tourteaux*, *boules*, *annelets*, *vires* et *billettes*².

Nous nous en serions tenu à ces significations ou à ce doute, si une phrase relevée, lors du Huitième congrès international des sciences héraldique et généalogique³, dans la communication de M. Yves Metman, conservateur du département des sceaux aux Archives nationales, n'avait attiré notre attention sur une autre explication possible.

Traitant de *L'Œuvre héraldique de Bouly de Lesdain*, le savant chartiste en souligna l'importance capitale. Les sources où puisait Bouly de Lesdain, trop longtemps négligées et particulièrement riches, englobent notamment les *Chansons de geste*. Ces documents présentent l'avantage d'être

assez bien datés. Ils remontent en outre à une époque, souvent fort dépourvue de renseignements de cet ordre, et que nous souhaiterions pourtant mieux connaître, puisque c'est celle des temps préhéraldiques ou des toutes premières années du blason.

Touchant le sujet qui nous occupe, Bouly de Lesdain relève de nombreux rais d'escarboucle — constatation toute naturelle pour une figure que nous savons fort répandue à l'époque. Mais il parle aussi — ce qui est plus surprenant — de « boucles » *en nombre*, réparties sur le champ de l'écu. Ce nombre est d'ailleurs précisé, dans chaque cas, par un chiffre.

Il est évident que le mot *boucle*, souvent pris, dans les chansons étudiées, comme synonyme de *rais d'escarboucle* (du nom de la partie centrale de ce rais, appelée aussi *umbo*), ne peut plus avoir exactement le même sens, quand il désigne des pièces héraldiques disposées en nombre sur l'écu.

Mais il pourrait alors s'appliquer à un *élément en forme de losange évidé*, que l'on remarque, sur le parcours des rayons, dans certains rais d'escarboucle : celui du bouclier des Gémeaux de la Cathédrale de Chartres (XII^e, XIII^e s.), celui de Geoffroy Plantagenêt dans l'émail du Mans (XII^e s.), etc. (fig. 1 et 2).

Cette hypothèse présente l'avantage de donner aux « mâcles » une origine symbolique satisfaisante, parce que conforme à l'esprit de l'époque qui vit naître le blason. Elle propose également une explication aux losanges évidés dont nous venons

¹ Charles GRANDMAISON, archiviste-paléographe, *Dictionnaire héraldique*, Migne éd., Paris, 1852, col. 535.

² D. L. GALBREATH, *Manuel du blason*, éd. SPES, Lausanne, 1942, p. 151.

³ Congrès tenu à Paris, les 20-25 juin 1966, sous le haut patronage de M. André Malraux, ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles. Communication du mardi 21 juin, 11 h. 15. Volume du congrès à paraître.

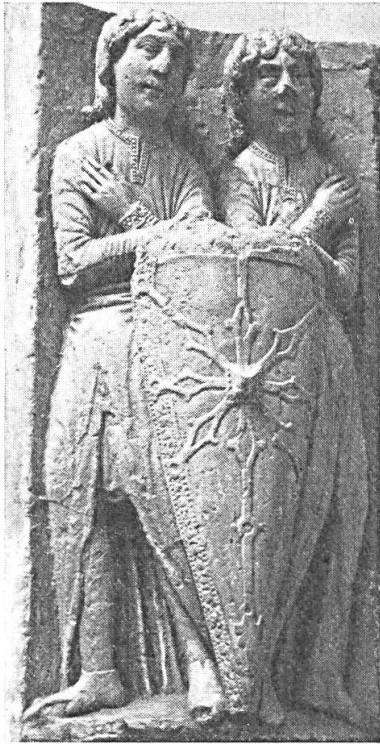


Fig. 1. *Le Gémeaux* de la cathédrale de Chartres. (Musée des monuments français).

de parler, et dont la présence sur le parcours des rayons posait un point d'interrogation. Dans la perspective générale que nous allons développer, ces éléments seraient à rapprocher *des nœuds* qui, sur les cordes rituelles ou sur les *lacs d'amour*, se répètent de distance en distance. Car, observe Littré, le mot *boucle*, à quoi le mot *bouclier* doit son origine, désigne aussi un *nœud simple* en terme de marine.

Pour situer la question dans son ensemble, il convient d'abord de rappeler succinctement le sens et la grande ancienneté du *rais d'escarboucle*, l'étymologie du mot *bouclier*, puis de rattacher l'un et l'autre aux symbolismes qui présidèrent à l'usage rituel des nœuds et des pierres précieuses (car *l'escarboucle* en est une).

Tantôt ces notions voisines ont été l'objet de certaines confusions, tantôt, au contraire, des rapports réels furent méconnus. Pour expliquer ces erreurs, il ne faut pas oublier que le Moyen Age avait hérité de l'Antiquité une mentalité où les rapprochements phonétiques étaient consi-

dérés comme expression et vecteurs d'analogies, capables par conséquent d'éveiller des résonances symboliques au cœur de l'individu (alors qu'actuellement, nous aurions tendance à en sourire, comme à de simples « jeux de mots »).

M. Metman nous écrivait : « J'ai l'impression, que le mot boucle n'est pas toujours pris dans le même sens par les différents poètes. » C'est exactement ce que nous remarquons plus haut, en en donnant le pourquoi. Il reste à examiner ces différents points et à montrer comment une gerbe de symboles, ou plutôt les aspects divers d'une même notion, retrouveront leur unité dans l'expression héraldique des meubles qui en dérivent : le *rais d'escarboucle* et les *mâcles*. Ces dernières ne représentent finalement, en application



Fig. 2. *Le rais d'escarboucle à quatre rais* de Geoffroy Plantagenêt (émail du Mans) vers 1150. En raison de son importance pour le sujet qui nous occupe, nous redonnons cette figure connue. A droite, l'original. A gauche, la reproduction — assez infidèle — qu'en a publié MONTFAUCON, *Monuments de la monarchie française*. Les branches verticales du rais d'escarboucle manquent, dans cette reproduction. On y a omis également d'évider les carrés posés sur leurs pointes, dans l'élément horizontal représenté. Il apparaît comme un simple renforcement de l'écu. Ne disons rien des panthères métamorphosées en lions. Cette question a été traitée ailleurs. En toile de fond, sur l'original, l'on remarquera le *Grand filet*. Au centre de chaque clairvoie, une fleur de lys symbolise la lumière-créatrice. La polarisation de cette force est indiquée par l'alternance, claire et foncée, des fleurs. Cf. fig. 6, sur le manteau des rois de France, une disposition analogue du *Grand filet* et des fleurs de lys.

d'un procédé bien connu, que la partie prise pour le tout (mais partie du *rais d'escarboucle* et non pas partie du *haubert*).

S'il fallait entreprendre une étude complète de l'étymologie des mots : boucle, escarboucle, bouclier, mâcle, notre travail s'étendrait, sans bénéfice, de façon disproportionnée. En effet, les auteurs ne sont pas toujours d'accord à leur propos. Certaines confusions, dont nous avons parlé, peuvent rendre compte de rapprochements, qui n'ont d'ailleurs pas nécessairement altéré le symbolisme originel, tout en présidant à certains *transferts*. Tel est précisément le cas du *rais d'escarboucle* : du latin *carbunculus*, diminutif de *carbo*, charbon (« ce qui brille comme un charbon ardent »), que l'on a pu assimiler à la *boucle* du bouclier, quoique l'étymologie de celle-ci soit tout autre.

Chacun s'accorde pour reconnaître en cette dernière, la partie bombée et centrale de l'écu. Par la suite, on vint à étendre la signification du terme à l'écu tout entier. Où les avis divergent, c'est sur la racine d'origine : latine ou germanique ?

Litré louvoie au bord de la contradiction. D'une part, il reconnaît que le mot désigne bien *la boucle du bouclier*. D'autre part il admet une source assez discutée, empruntée à la basse-latinité : « *buccula*, joue, proprement petite bouche, diminutif de *bucca* (voyez bouche), puis la partie centrale d'un bouclier (ainsi dite parce qu'au centre on dessinait souvent une tête d'homme et une bouche d'homme ou d'animal), et, en bas-latin, de plus une boucle. »

A l'article *bouclier* — tout en conservant l'étymologie bas-latine — il convient que, dans *escu bouclier* : *bouclier* n'était qu'une épithète signifiant *bombé* (voy. boucle), épithète qui a fini par éliminer le substantif et devenir le nom même de l'écu. »

Pour Pierre Larousse : « La forme primitive du mot était *boucler*, *bucler*, de la basse latinité *bocula*, *buccula*, *bucula*, *boclerius*. »

Mais elle-même empruntée à une racine germanique : « La racine germanique d'où dérive bouclier signifie *bosse*, et désignait spécialement la partie proéminente de l'écu, l'*umbo* des Latins ⁴. »

Pour des raisons, que nous pourrions qualifier de magiques ⁵, le Moyen Age prit l'habitude d'orner cet *umbo* d'une pierre précieuse. Cette pierre précieuse s'étant trouvée être le plus généralement *l'escarboucle* (dont la dernière syllabe rappelait la *boucle* du *bouclier*, avec le symbolisme « central » que nous lui connaissons), rien d'étonnant que l'on soit passé d'un vocable à l'autre.

Sur le plan des idées, le *rais d'escarboucle* ne fait que matérialiser, par un nombre symbolique de rayons, la diffusion de la lumière — de la lumière-force, de la lumière-vie, — jaillissant d'un point central unique. Cette figure remonte très au-delà des débuts de l'héraldique, ou même de la préhéraldique. Son origine se « perd dans la nuit des temps ». On la rencontre sur les boucliers gaulois (arc de triomphe d'Orange, fig. 3). Elle y symbolise le *mywre*, expression celtique de la lumière créatrice, notion très voisine de celle des *Elohim* dont il est question dans les premiers chapitres de la *Genèse* ⁶, mais avec déjà cette idée du point de départ unique.

Le Moyen Age ne limite d'ailleurs pas au bouclier l'emblématique de l'escarboucle. L'un des supports favoris de cette pierre précieuse est le heaume. Elle y

⁴ Les citations, en la matière, seraient innombrables : « Piercé i ont maint fort escu bouclal. » (*Les Lob.*, Richel. 1622, f° 268 r°.) — « Escu ben buchlé od cristal. » (*Horn*, 381, Michel.) — « Le buen brand devala desours l'escu borclies. » (*Prise de Pamp.*, 1139, Mussafia.) — « Tant elme a or et tant escu boucler. » (*Les Lob.*, Richel., 4988, f° 226 v°) — « Toute il lui freint la bucle de cristal. » (*Ch. de Roland*, XCIII.) — « Et fiert Fromant sor son escu devant; De soz la boucle le va tout pourfendant. » (*Raoul de C.*, 98.) — « Merveilleus cop li donne sur son escu boucler. » (*Mangis d'Aigrem.*, ms. Montp. H 247, f° 158b.) — « A son col pent l'escu bucler. » (*Protheslaus*, Richel., 2169, f° 15d), etc.

⁵ « La boucle d'une pierre fu, Qui ot grant force et grant vertu. » (*La Rose*, 1075.)

⁶ Cf. Ernest RENAN, *Histoire du peuple d'Israël*, t. I.

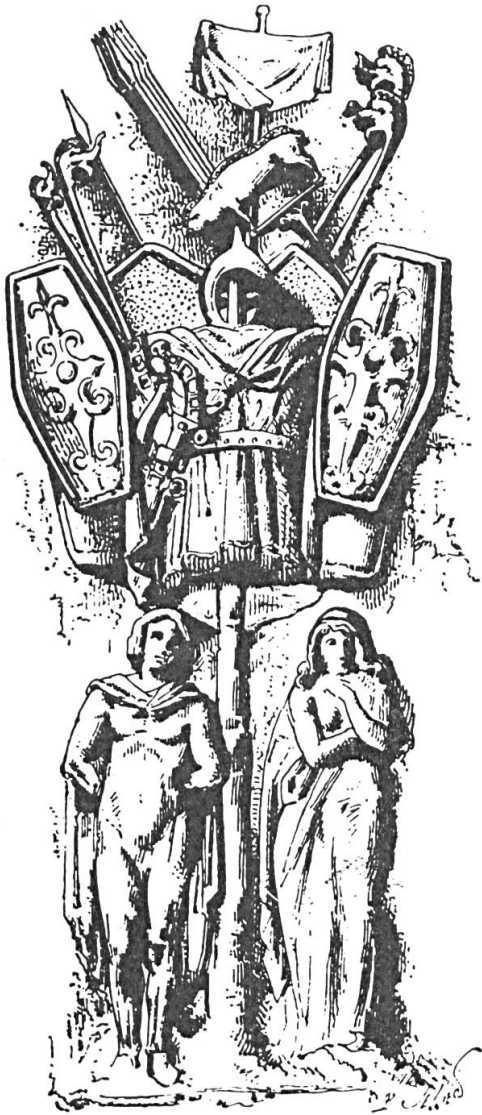


Fig. 3. *Arc de triomphe d'Orange*. Rais d'escarboucle à quatre rais fleurdelysés. Les branches latérales ont été tronquées, en raison de l'étroitesse des boucliers en losange. (DURUY, *Histoire des Romains*, t. II, p. 71).

occupe un emplacement en rapport avec ses caractères et conforme à la légende de la *Pierre du dragon*, le *nasal* :

« Ses elmes (= son heaume) fu forgiés en
 (la cit de Baudart;
 » Au nasal par devant uns escarbuncles
 art (= brille). »

(*Chanson d'Antioche*, VIII, 990)⁷

« L'elme (il) li freint, où li carbuncle lui-
 sent » (*Ch. de Rol.*, CV).

C'est dire que ce symbole de force, par lequel le guerrier doit vaincre, n'est autre que le *troisième œil*, celui des initiés. La

⁷ Voyez aussi le *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, de GODEFROY, *Supplément*, au mot *escarboucle*.

véritable source d'énergie se situe hors du plan physique. Elle émane du *dragon* (autre symbole de lumière), qui porte, lui aussi, sa « pierre » au milieu du front (or « pierre du dragon » = *escarboucle*). Que l'on se souvienne aussi du Graal, taillé dans une *émeraude* tombée du front de Lucifer (et l'*escarboucle*, quoique rouge, est souvent représentée par une émeraude⁸). L'on ne peut manquer d'être frappé par la convergence de tant de légendes anciennes, qui correspondent parfaitement entre elles.

Cependant, il ne nous appartient pas ici de nous disperser de l'une à l'autre, mais, au contraire, de dégager de l'ensemble ce qui a trait à nos *boucles* ou *mâcles*.

Si l'on considère le *rais d'escarboucle*, non plus dans sa totalité, mais dans le particularisme de ses rayons, tels que nous les montrent certains documents médiévaux, nous y remarquons, à intervalles réguliers, de curieux ornements en forme de losanges. Pour réaliser chacun de ces motifs, le rayon unique a dû se diviser; après quoi, il reprend son cours normal. Ce fractionnement créateur évoque la *polarité* de la force vitale universelle. Mais une autre analogie s'impose de façon plus évidente encore : ces losanges se trouvent répartis sur les rais, exactement de la même manière que les *nœuds* le sont sur les cordes rituelles (fig. 1 et 4).

Il serait superflu de rappeler les nombreuses significations de ces nœuds. Mircéa Eliade leur a consacré un chapitre entier de son ouvrage : *Images et symboles*⁹. Le paragraphe intitulé : *Magie des nœuds* (p. 145) apporte une réponse satisfaisante aux questions qui pourraient se poser. Parmi les fonctions bénéfiques attribuées aux nœuds et aux liens, il en est une, en

⁸ C'est le cas pour l'émail du Mans. Nous ne pouvons nous étendre sur ce symbolisme complémentaire. Il en existe de nombreux exemples. Celui des deux saints Jean est très connu : le Baptiste, toujours vêtu de rouge, l'Évangéliste, qui a pour bijou l'*émeraude* (Jean PALOU, *La Franc-maçonnerie*, Payot, Paris, 1964, p. 288, 289).

⁹ Gallimard, Paris, 1952, chapitre III : *Le « Dieu leur » et le symbolisme des nœuds*, p. 120 à 163.



Fig. 4. Aix-en-Provence. Retable dit de la Tarasque, en raison du dragon de sainte Marguerite, qui y figure (1470). S'opposant à ce dernier, le *rais d'escarboucle* brille sur la cotte d'armes de saint Maurice. On remarquera les *nœuds*, sur le trajet des rayons. (Musée des monuments français, La sculpture, salle XVII) *Guide* éd. 1953, p. 39).

effet, qui éclaire parfaitement notre sujet : celle de « conservation de la force magico-vitale » (p. 146).

Les *lacs d'amour*, repris depuis par le blason, en sont l'une des meilleures illustrations. Ce *nœud parfait*, observe René Alleau, « est héraldiquement substituable au chardon », puisque : « le grand collier de l'ordre de la Jarretière (...) portait, avant l'alliance de Jacques VI, roi d'Ecosse, à la couronne d'Angleterre, le « lacs d'amour » au lieu et à la place du chardon. ¹⁰ »

Et le même auteur en donne l'explication suivante : l'emblématique ésotérique

¹⁰ René ALLEAU, *Les Sociétés secrètes*, Denoël, Paris, 1964, p. 166. Il y a là une erreur de fait, le collier de la Jarretière portant toujours des *lacs* après l'accession (et non l'alliance!) de Jacques VI d'Ecosse au trône anglais, mais il a semblé utile de montrer combien l'équivalence des deux symboles était admise. L'Ecosse a de son côté un ordre du Chardon toujours conféré. Et le *chardon* figure dans le collier comme les *lacs* dans celui de la Jarretière.

du chardon tient à la propriété reconnue à ses feuilles de conserver *la rosée* dans leurs concavités. La *rosée* étant, comme chacun sait, l'un des sigles de la force vitale universelle ¹¹. Un autoportrait d'Albert Dürer, *au chardon*, appuie cette assertion (*op. cit.*, p. 168).

L'expression astronomique : *nœuds* de la lune — aussi appelés : tête et queue du dragon ¹² — évoque, de son côté, un moment de la force universelle particulièrement favorable, un moment où il se passe quelque chose dans le ciel (en l'espèce : les éclipses de lune ou de soleil) ¹³.

C'est toujours d'ailleurs un passage de la force *en acte* que traduit le symbolisme du nœud. Tantôt — nous l'avons vu — celui-ci sert à emprisonner la force, aux fins de l'utiliser. Mais tantôt aussi, de façon beaucoup plus directe, il schématise le processus même de *l'événement* sur le point de s'accomplir. La force universelle, toujours disponible et présente partout (c'est ce qu'expriment, en leur continuité, les parties lisses de la corde, ou du rayon), soutient sans cesse la vie. Mais elle ne crée pas de façon ininterrompue de nouveaux êtres, ou de nouvelles péripéties.

Sur terre comme dans le ciel, ces périodes d'activité privilégiée sont représentées par les nœuds. Aussi parle-t-on d'un drame qui se *noue*. Et la conclusion de ce drame portera-t-elle le nom de *dénouement*.

¹¹ *Rosée, rosée céleste, rosée de lumière* de la Kabbale, toutes expressions synonymes qui ont été reprises par le christianisme (cf. note 10 de notre étude sur la « Panthère de Styrie », *Archivum Heraldicum*, N° 2-3, 1964).

¹² La queue du dragon forme une *boucle*.

¹³ Voyez aussi : René GUÉNON, *Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, Paris, Gallimard, 1962, p. 388 et sq., *La Chaîne d'union*. « A. K. Coomaraswamy a aussi étudié la signification symbolique de certains *nœuds* qui se trouvent parmi les gravures d'Albert Dürer : ces *nœuds* sont des enchevêtrements très compliqués formés par le tracé d'une ligne continue, l'ensemble étant disposé en une figure circulaire; dans plusieurs cas, le nom de Dürer est inscrit dans la partie centrale. Ces *nœuds* ont été rapprochés d'une figure similaire attribuée généralement à Léonard de Vinci. » (René GUÉNON, *op. cit.*, p. 391).

Ce symbolisme est exprimé de façon complexe par le *Grand filet* sumérien, où nœuds et liens se combinent pour obtenir l'effet cherché, ou pour en projeter l'image (fig. 5). Il représente ce réseau de forces dans lequel nous baignons et dont nous sommes nous-mêmes formés. Déjà, Littré nous avait appris que *filet*, ou rets, sont des synonymes de *lacs* (*lacs d'amour*). Mais de nombreux exemples de ce thème sont attestés hors même du monde babylonien et des motifs indo-européens et sémitiques qui s'y rattachent et auxquels nous avons fait allusion.

C'est ainsi que les naturels du Pacifique connaissent *le filet du dieu Akaanga* aux îles Hervey; à San Cristobal, *le Fisher of Soul*, qui « pêche les âmes, assis sur un rocher ». « Aux îles Salomon, ce sont les parents qui pêchent l'âme du défunt » (Mircéa Eliade, *op. cit.*, p. 141 et sq.).

Un document, récemment publié par Jean Richer, nous concerne bien davantage encore (*Géographie sacrée du monde grec*, Hachette, 1967, frontispice). Avec lui, nous revenons au monde méditerranéen. C'est un omphalos, conservé au musée de Delphes, et orné (?) d'un *filet*.

Nous appréhendons enfin ici, l'intersection des symbolismes du *rais d'escarboucle* et du *Grand filet*. Les deux thèmes se superposent exactement. Entre ce rocher, cette pierre centrale, qui marque et actualise le nombril du monde, et *l'escarboucle*, pierre précieuse située au milieu du rais du même nom, l'équivalence est parfaite. Quant au *filet*, loin de ne constituer qu'un simple ornement, il revêt une signification fondamentale, identique à celle des rayons dans le rais d'escarboucle. Aussi bien, Jean Richer écrit-il avec beaucoup de justesse : « Nous pensons que *l'agrénon* (= filet) est la représentation graphique de cette expansion s'effectuant à la fois dans toutes les directions » (*op. cit.*, p. 69). Remarque que l'on pourrait appliquer, avec autant de bonheur, au rais d'escarboucle. Tout autant que les rayons de ce dernier, le filet comporte des nœuds, des losanges, et des



Cliché Arch. Photogr. Paris

Fig. 5. *Le Grand filet, aux mailles en losange, du dieu sumérien.* Dès l'époque sumérienne, c'est un *Grand filet aux mailles en losanges*, qui permet au dieu de Lagash, Ningirsu, de triompher de ses ennemis. S'il parvient à les y enfermer, c'est grâce à la régularité de ses *mailles*, véritable schéma de la force vitale universelle. Sans la possession des grands secrets, nulle domination n'est possible. L'empire du monde est fondé sur leur connaissance. (Musée du Louvre, stèle du roi de Lagash, dite *Stèle des vautours*. — Antiquités orientales, salle I. Voir aussi, *L'Histoire commence à Sumer*, hors-texte, fig. 10.)

segments indifférenciés, qui expriment la course à travers le monde de la force vitale toujours disponible, mais dont l'assemblage selon un certain ordre est aussi responsable des dessins en losange.

Si l'on en croit Jean Richer, *l'agrénon* ou filet, publié par cet auteur, serait constitué de *bandelettes* ou de *fil de laine*, disposés en *réseau enchevêtré*. A la vérité, la matière de l'objet importe moins que sa forme, si l'on s'en rapporte au symbolisme considéré. Ce qui est surtout digne d'attention, c'est qu'il se rencontre sur « les différentes figures connues du « nombril » de la terre » (Jean Richer). Affirmation confirmée par Marie Delcourt, lorsqu'elle écrit qu'il est « reproduit sur presque toutes les images de la pierre sacrée ». Nous ne pouvons plus la suivre, malheureusement,

lorsqu'elle est tentée de n'y voir qu'« une parure » (Marie Delcourt, *L'Oracle de Delphes*).

De son côté, Jane Harrison a publié la peinture d'une amphore de Naples, « où l'on voit Apollon assis sur l'omphalos garni du filet » (*Prolegomena*, fig. 91, p. 319). Les auteurs classiques, Euripide (*Ion*, 224), Strabon (IX, 3, 6), ont aussi parlé de l'*agrénon*. Sur « la plus ancienne » des pierres de ce type, reconnues en Grèce, celle « trouvée dans un mur de la terrasse du temple », on consultera F. Courby : *Fouilles de Delphes*. II, *La Terrasse du Temple*, figures des pages 73 et 76.

La légende de Sardes fait également état d'un personnage féminin, du nom d'*Omphale*, qui « oblige Héraclès à se vêtir en femme et à *filer* ». (Jean Richer, *op. cit.*, p. 58. D'après Marie Delcourt.) Derrière un nom symbolique et à travers un langage dont le sens imagé a pu se perdre au cours des siècles, ne conviendrait-il pas d'entrevoir, une fois de plus, des réalités du même ordre ?

Notons enfin qu'« une monnaie de Delphes, datant de l'époque d'Hadrien, représente un rocher sur lequel est l'omphalos avec un serpent qui s'enroule autour ». Et que : « Des monnaies de Sardes montrent le serpent autour d'une corbeille-omphalos. » Le sens de ces dernières représentations n'échappera pas aux familiers de l'histoire grecque. Ils savent que *dragon* et *serpent* sont synonymes, ou plutôt qu'un seul mot désigne à la fois l'un et l'autre. Et que le *dragon* — nous l'avons rappelé tout à l'heure — représente la lumière créatrice, la force universelle. Ils approuvent Jean Richer d'avoir écrit : « Que les Grecs, comme les anciens Mésopotamiens, comme les Egyptiens, voulaient faire de leur pays la vivante *image du ciel* » (*op. cit.*, p. 36). Ils ont présent à l'esprit la remarque de Lucien de Samosate, observant qu'à chaque sanctuaire de divinité correspond une constellation du même nom :



Fig. 6. Le « Grand filet » des rois de France d'après un vitrail de saint Pierre de Chartres représentant saint Louis. (MONTFAUCON, *Monumens de la monarchie française*, t. II, pl. XII, p. 70, fig. 2). Les fleurs de lys qui somment les rayons du *rais d'escarboucle* se trouvent ici réparties dans les claires-voies. Le symbolisme est identique. — La figure de droite représente le sceptre de Louis VII, où la fleur de lys est présentée dans un losange évidé (MONTFAUCON, *op. cit.*, *ibid.*, fig. 3, d'après les sceaux; Hervé PINOTEAU, *Héraldique capétienne*, etc.). Cf. aussi les sceptres analogues de Philippe II, Auguste (MONTFAUCON, *op. cit.*, pl. XIII, fig. 1) et Louis VIII (*ibid.*, pl. XVII, fig. 1).

« A Delphes, la *vierge prophétique* est un symbole de la *vierge céleste*; le *dragon* placé sous le trépied n'est doué de la voix que parce qu'il y a un *dragon* qui brille *parmi les astres*, et l'oracle d'Apollon, établi à *Didyme*, n'est à mon avis, ainsi nommé que par allusion aux *Gémeaux du ciel*. » (*De l'astrologie*, 23).

Or, qu'était ce dragon, ce serpent, que nous voyons s'enrouler autour de la pierre omphaloïde ? La lumière créatrice, bien sûr; mais aussi une constellation, qui occupe le milieu du ciel, et dont l'étoile *alpha* était *polaire* à l'époque de la construction des Pyramides.

Ainsi tout s'ordonne. Tout s'ordonne autour de ce centre. Et Jean Richer a-t-il raison de vouloir donner à tous ces symbolismes particuliers une signification plus large; de les relier d'abord les uns aux autres, dans une sorte de transposition terrestre du *Grand filet*, qui ressemble étrangement aux tracés encore employés

par nos géographes avec leurs parallèles et leurs méridiens; puis, dans un second temps, de réunir le ciel et la terre, en un vaste tableau cosmique où toutes les valeurs se répondent.

C'est ce même courant symbolique, qui se retrouve, assez loin du monde grec, sur les pierres celtiques, gravées de sculptures en spirales. La spirale exprime une réserve de forces. Elle prend, sur ces monuments, la signification exacte du filet. On admirera, entre autres, celles de la « pierre omphaloïde de Turoe, comté de Galway, qui date de l'époque de la Tène (300 environ av. J.-C.) », et dont les Presses universitaires de France ont illustré la page 4 de couverture du beau livre de Françoise Le Roux : *Les Druides* (Paris, 1961; photo National monuments branch, Dublin).

Tout en ayant même signification que le *Grand filet*, la spirale se prête assurément moins bien que ce dernier aux constructions géométriques et aux mesures exactes. Pour réaliser ce *quadrillage*, en rapport avec le Zodiaque, qu'étudie avec tant de précision Jean Richer, il fallait abandonner un instrument archaïque au profit d'un outil meilleur, plus apte à apprécier scientifiquement la projection terrestre des forces astrales. Le *Grand filet* convenait si bien, qu'il est encore utilisé aujourd'hui pour énoncer les coordonnées d'un point.

Il paraît s'être imposé progressivement. Les poteries de Suse (quatrième millénaire av. J.-C.) comportaient déjà le *dammier* et les *losanges*. Mais il faut attendre 2650 ans av. J.-C. avec la Stèle des vautours pour trouver le *Grand filet*. Et celui-ci n'apparaîtra sur les vêtements des prêtresses qu'aux XVIII^e et XVII^e siècles av. J.-C. : sur la robe de la déesse de Ras-Shamra (Musée du Louvre, XVIII^e s. av. J.-C.) ou sur le *tablier* de la prêtresse *aux serpents*, de Cnossos (Musée de Héraklion, Crète, XVII^e s. av. J.-C.). Ces étapes reflètent une démarche parallèle de l'esprit, où l'abstraction succède peu à peu à l'image directe. Pour assurer sa maîtrise sur l'univers, grâce aux objets de son in-

dustrie, l'homme les représente d'abord tels qu'il les voit (c'est le *filet* du roi sumérien); puis en tant qu'attributs de sa puissance (ornements de la robe ou du tablier)¹⁴.

Ce symbolisme très ancien des cordes et des nœuds a été repris à son compte par le christianisme, comme il avait déjà repris celui de la *rosée de lumière*. L'on remarque dans de nombreuses églises, surtout à l'époque romane, des cordes à nœuds sculptées dans la pierre, de manière à ceindre l'édifice d'un entourage rituel. Jean Palou en signale au Vieux-Saint-Nicolas à Caen, à Nouzerines (Creuse), à Crévoux, à Embrun (Hautes-Alpes), etc. (*op. cit.*, p. 309).

Les ceintures de certains moines : cordeliers et autres franciscains, les cordons des ordres chevaleresques, ceux des dignitaires ecclésiastiques — chapeaux des évêques, des cardinaux, la cordelière des veuves (malgré son affreux jeu de mots : « J'ai le corps délié. »), etc. — n'ont pas, non plus, d'autre origine.

L'iconographie ne laisse d'ailleurs aucun doute sur la permanence de cette belle

¹⁴ A la lumière de ce qui précède, l'on pourrait se demander si la définition des *mâcles*, selon Grandmaison, ne mériterait pas d'être reprise en considération, à condition, bien entendu, de ne plus la limiter aux mailles de haubert, mais de l'étendre à celles du *Grand filet*, image de la force universelle.

Il est évident que, pour qui détient la maîtrise sur cette force, elle lui sert tout autant d'arme offensive que de protection. La *cotte de mailles* pourrait donc apparaître comme une transposition défensive du *Grand filet* et susceptible d'assurer la victoire. Rendant *invulnérable*, elle rendrait aussi invincible (Achille).

En fait, il ne semble pas que cette démarche de l'esprit ait été celle du Moyen Age. Elle s'impose à nous aujourd'hui, parce que nous connaissons les documents grecs et sumériens. Le Moyen Age les ignorait. Les références de Bouly de Lesdain, citées par M. Metman, la miniature de Perceval et le vitrail de Gamaliel, dont nous allons maintenant parler, engagent à penser que ce fut bien par le relais du *rais d'es-carboucle* que nous vint la *mâcle*.

Toutefois l'on ne peut exclure complètement une référence directe au *Grand filet*, puisque le ROBERT, *Dictionnaire de la langue française*, donne, parmi les acceptions du mot *Mâcle* : « 1584. Terme de pêche (vx) : Filet à larges mailles ».



Fig. 7. *Combat de Perceval, allié du lion, contre le dragon* (Ecole française, vers 1400-1420). L'écu aux *mâcles*.

notion, et le symbolisme de nombreux documents médiévaux ne s'expliquerait pas sans elle.

Il nous suffira d'en citer deux exemples : celui d'une miniature de Perceval et celui d'un vitrail où figure Gamaliel¹⁵ (fig. 7 et 8).

En effet, le premier de ces personnages porte sur son *bouclier*, et le second sur son *vêtement*, les fameuses *mâcles*. Le sens de celles-ci serait déjà bien difficile à dégager dans le premier document, puisque, s'il s'agit bien d'une lutte — celle de Perceval contre le dragon, avec, pour allié, le lion — le plan militaire s'efface néanmoins devant le sens ésotérique. Tous les alchimistes y reconnaîtront la vieille image de l'interpénétration des éléments. Sujet qu'illustre parfaitement un fragment de rais d'escarboucle. Tandis qu'une maille de haubert n'aurait guère de rapport avec lui.

Cette dernière conviendrait moins encore au vêtement de Gamaliel. Cette *lu-*



Fig. 8. *Le vitrail de Saint-Ouen de Rouen : Gamaliel apparaît au prêtre Lucius* (vers 1345).

mière du rabbinisme, pour reprendre l'expression du *Petit Larousse*, n'eut rien d'un Juda Macchabée, ni même d'un David. Ce ne fut pas un soldat. Ce fut un théologien inspiré. En tant que tel, il n'aurait que faire des mailles d'un haubert. Il se doit, par contre, de porter l'emblème de toute force et de toute connaissance, celui du principe suprême de qui participent tous les mystiques. Le fait que, dans le vitrail considéré (scène de l'histoire de saint Etienne), Gamaliel apparaisse au prêtre *Lucius*, renforce également notre hypothèse. Car le nom du voyant évoque, de son côté, l'idée de lumière (*lux, lucis*).

Notre ami, le baron Hervé Pinoteau, à qui nous devons cette référence du vitrail, et que nous sommes heureux de remercier ici, pense qu'outre les *mâcles*, certains losanges pourraient receler un symbolisme du même ordre. Il cite, en particulier, ceux qui figurent sur les vêtements de sacre de Jean II le Bon. L'on ne peut qu'approuver une opinion aussi fondée. Mais il ne semble pas qu'elle ait jamais été mise en

¹⁵ Miniature de Perceval : R. S. LOOMIS, *Arthurian legends in medieval art*, Londres, 1938, figure 283, french school., circa 1400-1420. Vitrail de Gamaliel : Saint-Ouen de Rouen, vers 1345. Catalogue de l'exposition *Vitraux de France*, Musée des arts décoratifs, mai-octobre 1953, planche en couleurs N° III : scène de l'histoire de saint Etienne.

doute, la signification du losange étant unanimement reconnue par les auteurs qui se sont occupés d'ésotérisme. Tandis que celle des *mâcles* n'apparaissait pas aussi évidente ¹⁶.

On peut conclure, croyons-nous, sur un problème assez mal circonscrit jusqu'à présent, que ce meuble représente une parcelle de la force vitale universelle : une *boucle*, dont le *rais d'escarboucle* constituerait la synthèse. De ce tout, la partie, la *mâcle*, offrirait une tentative d'explication. Elle en préciserait la structure, en en proposant un schéma.

Cette structure était déjà connue des peuples anciens (Romains compris. Cf. fig. 9). Ceux-ci avaient imaginé, pour l'exprimer, des dessins que nous utilisons encore. Les progrès de la science ont confirmé leur exactitude, bien qu'ils remontent,

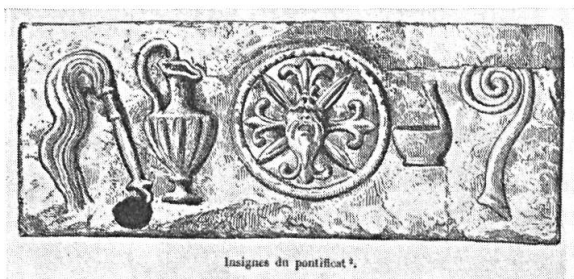


Fig. 9. Les insignes du pontificat romain : au centre, figure rayonnante à huit rayons (bas-relief du Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, reproduit par DURUY, *Histoire des Romains*, t. III, p. 18).

fort probablement, au premier regard jeté sur le monde par le premier homme. De cette force mystérieuse partout répandue, qui fait trembler le primitif au moindre bruissement de feuilles, le travail d'abstraction tira peu à peu la notion d'énergie. C'était pour mieux vaincre l'ennemi, grâce au *rayonnement* de leur énergie individuelle, que tous les peuples anciens connurent des héros qui combattaient nus (fig. 10). « Nos pères, les Gau-

¹⁶ Les deux figures ne sont d'ailleurs pas tout à fait équivalentes. Le losange correspondrait plutôt au *Grand Oeuvre*. Cf. René GUÉNON, *Symboles fondamentaux de la Science Sacrée*, Gallimard, Paris, 1962, p. 286, 287, avec figure.



Fig. 10. « Nos pères, les Gaulois » combattaient nus, pour mieux vaincre l'ennemi, grâce à leur rayonnement. Mais une figure rayonnante à quatre rais rappelait également, sur leurs boucliers, les vertus de cette force. Les Templiers, qui usèrent si souvent du rais d'escarboucle (voir la fresque du Vieux-Pouzauges, Vendée, et nombre de leurs sceaux ou emblèmes), ont aussi utilisé une croix simple, tantôt pattée, tantôt quelque peu ancrée, qui rappelle beaucoup celle des Gaulois. (La figure ci-dessus est extraite de DURUY, *Histoire des Romains*, t. I, p. 242. Voir également SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. 5, p. 488, fig. 7091).

lois » ne se montrèrent pas différents des autres et, peut-être, le premier qui s'avisa de l'insuffisance d'une telle méthode, tout en acceptant d'y remédier en se protégeant d'une cuirasse, n'entendit pas pour autant renoncer aux avantages des croyances anciennes. Il crut conserver la puissance offensive de son rayonnement — véritable force atomique avant la lettre — en peignant tout simplement sur son bouclier un schéma de celle-ci. C'est l'origine des figures dont l'arc de triomphe d'Orange nous garde le témoignage (fig. 3).

Il y a loin, sans doute, de ces naïfs subterfuges aux splendides apostrophes d'un Bossuet, dans son *Sermon sur la mort* : « Pensez maintenant, messieurs, comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible et si exposée selon le corps aux insultes de toutes les autres, si elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face... »

Il y a loin, certes, de l'un à l'autre.

Et cependant, à y bien réfléchir, ne discerne-t-on pas déjà, sous les balbutiements du primitif, le rythme d'où sortiront un jour les périodes harmonieuses de l'orateur sacré ?

Cet article était déjà composé lorsque nous avons eu connaissance de deux documents qui confirment et éclairent notre propos.

Le premier, daté du IX^e ou X^e siècle, unit, lui aussi, le Grand filet et la pierre, probablement à l'exemple de l'*agrenon* du Temple de Delphes. C'est une pierre sculptée viking, actuellement dans l'église de Visby (île de Gotland), mais, pense l'auteur, remontant « vraisemblablement » à « l'époque païenne ». D'après lui également, « elle représenterait le passage de l'âme des guerriers dans le monde des morts ». (Jean BERAUD VILLARS, *Les Normands en Méditerranée*, Paris, Albin Michel, 1951, p. 355, pl. I).

Les guerriers y sont disposés en ligne sur un drakkar. Mais chacun d'eux tient l'extrémité d'un cordage, dont l'ensemble reproduit le Grand filet, avant de rejoindre la base de la voile. Sur cette dernière, des sties affectent également la forme de losanges.

Au sommet de la composition, reposant sur la vergue, d'autres Vikings en drakkar sont accueillis dans le séjour d'éternité.

Ainsi le Grand filet relie-t-il le monde des mortels à l'autre monde.

Ce document est extrait de *Forma Dagars Sveriges*, de Gustav Nasstrom (Albert Bonnier, Stockholm).

Mais, sur un plan plus général encore, il semble nécessaire de signaler, en toute dernière conclusion, une étonnante minia-

ture du XII^e siècle, où saint Pierre, saint Paul et saint Etienne tracent « au cordeau pour l'abbé Cunzo, endormi, le plan de l'abbatiale de Cluny ». Car le dessin réalisé par ces trois personnages reproduit, une fois de plus, le Grand filet. On peut donc légitimement en conclure que tout plan de cathédrale gothique s'établit autour de ce schéma. Et comme l'auteur, à qui nous devons ce second document, suppose — non sans preuves — qu'un équivalent symbolique de l'*équation universelle* constituait le secret des maîtres d'œuvre et guidait leurs travaux, il y aurait beaucoup à chercher dans cette direction (Louis CHARPENTIER, *Les mystères templiers*, Paris, Laffont, 1957, 5^e hors-texte inséré à la p. 128). Notre civilisation occidentale, née à l'ombre des cathédrales, y trouverait son explication.

Explication d'autant plus plausible que la « maille » du Grand filet, la *mâcle*, n'est autre que le « carré animé » de René Guénon, qui entre, avec le cercle, dans le sigle de l'« âme du monde » (René GUÉNON, *La Grande Triade*, Paris, Gallimard, 1957, p. 101, fig. 15).

Les caractéristiques du *carré animé* — le mouvement dans l'équilibre — correspondent aux traits essentiels de la « vie », dont le Grand filet nous apporte l'image.

Et n'est-il pas suggestif de voir nos savants modernes donner le nom de « mâcle » à certaine variété de cristaux (1765 *Encyclop.* d'après le Robert), ou même employer le verbe « se mâcler » : « se disposer en macle, en parlant des cristaux » (1807, *Brongniart.* - cf. le Robert), alors que, d'autre part, la tradition nous enseigne que toute fin de cycle correspond à une cristallisation, et que peut-être la cristallisation pourrait donner le fin mot de l'*équation universelle* ?